

de vingt ans capable d'écrire avec autant d'aisance et comme en se jouant une partition théâtrale aussi élégamment mélodique et aussi spirituelle, était évidemment capable de composer plus tard tout ce qu'il voulait.

L'œuvre est découpée à la manière ancienne en airs, trios, ensembles, etc. Au premier acte, je citerai le joli chœur du début avec l'entrée et la dispute alerte d'Andronico et d'Eufemia, sa femme ; l'air à vocalises de Bettina « en vain l'on croit nous désunir » ; le trio tout à fait gracieux de Bettina, Odoardo et Ernesto « d'avance le projet me tente » qui a été bissé et longuement applaudi ; la charmante cavatine d'Ernesto « Vraiment elle est si belle » exquisement phrasée par Bouvet ; puis encore le récitatif de Procopio.

Au second acte, le duo-sérénade du ténor Odoardo et de Bettina à 6/8 avec accompagnement de pizzicati et de mandolines ; citons aussi le prélude composé par M. Ch. Malherbe sur des motifs de la partition.

Puis le duo de Bettina et don Procopio ; le trio comique fort réussi « s'il veut manquer à sa parole » que MM. Bouvet, Périer et Chalmin ont enlevé avec une verve remarquable. Enfin le duo entre Bettina et Odoardo et un délicat chœur d'hommes chanté mezza-voce.

Tel est le bilan de cette gracieuse partition qui évidemment occupe une place à part dans l'œuvre de Bizet, puisque c'est un pastiche volontaire, mais qui néanmoins dénote, ainsi que je l'ai dit, une adresse peu commune dans l'écriture et l'orchestration. Aussi *Don Procopio* a-t-il plu beaucoup par son charme léger et sa délicatesse archaïque. Il est fâcheux que le livret ne soit pas égal à la partition et que les mésaventures du barbon soient d'un comique par trop éventé.

L'interprétation fut charmante avec M. Rousselière (Odoardo), Mlle Pornot, une Bettina de voix fraîche et aisée, M. Bouvet (Ernesto), Mlle Morlet (Eufemia), M. Chalmin (Andronico). C'est M. Jean Périer, le baryton bien connu, qui a créé Don Procopio et qui nous apparut dans un rôle de vieux comique grime bien fait pour surprendre ceux qui ont vu ce délicat artiste dans celui de Pelléas ; voilà qui prouve une rare souplesse de composition.

Un décor frais et printanier encadre à souhait cette comédie lyrique. Les chœurs et l'orchestre furent parfaits sous la direction de M. Léon Jehin.

Alfred MORTIER.

LES GRANDS CONCERTS

LA SYMPHONIE DOMESTIQUE

DE

RICHARD STRAUSS

La fin de notre saison musicale aura été marquée par l'apparition d'un nouveau chef-d'œuvre : la *Symphonia domestica* de M. Richard Strauss, jouée pour la première fois en France, au Concert-Colonne du 25 mars. Les lecteurs du *Courrier Musical* se souviennent peut-être que j'ai témoigné jusqu'ici une sympathie médiocre au chef de l'école allemande contemporaine. Son *Don Quichotte* et son *Till l'Espiegle* m'avaient semblé des plaisanteries un peu lourdes et d'un assez dangereux exemple ; la *Vie d'un Héros* est entâchée, à mon sens, par trop de fautes de goût pour que je l'admire sin-

cèrement, et si j'aime la magnifique péroraison de *Mort et Transfiguration*, le début m'en paraît long et aride.

Cette fois la nouvelle œuvre de M. Strauss m'a charmé d'un bout à l'autre. Parti pour l'écouter non sans prévention, je suis revenu de la répétition générale le cœur palpitant d'enthousiasme et de joie, et le lendemain je me suis associé non seulement de toute mon âme, mais de toutes mes mains et de tous mes poumons, aux applaudissements et aux bravos frénétiques, adressés au compositeur par une salle en délire, après l'exécution de son œuvre qu'il a magistralement dirigée et que les musiciens du Châtelet ont interprétée avec une verve, une chaleur, une justesse et une puissance rythmique véritablement admirables.

On sait que la *Symphonie domestique* de M. Strauss est consacrée à la description de son foyer et célèbre ses joies intimes d'époux et de père. A vrai dire le programme qu'il s'est imposé peut dans quelques-uns de ses détails prêter à sourire : les oncles disant de l'enfant sur le thème maternel : « tout à fait la maman ! » et les tantes sur le thème paternel : « tout à fait le papa ! » ou la pendule sonnante l'heure du coucher pour le bébé récalcitrant constituent des arguments un peu bien terre à terre et familiers pour une œuvre orchestrale qui emploie comme instruments à vent : trois grandes flûtes et une petite ; deux hautbois, un hautbois d'amour et un cor anglais ; quatre clarinettes, dont une en ré, une en la et deux en si bémol ; une clarinette basse ; quatre bassons et un contrebasson ; quatre saxophones (soprano, alto, baryton, basse) ; huit cors, quatre trompettes, trois trombones et un tuba.

On pourrait aussi discuter non seulement la valeur psychologique des trois thèmes de l'homme : *activité, intelligence, enthousiasme*, et des deux thèmes de la femme : *sensibilité et caprice*, mais encore leur qualité mélodique elle-même, assez banale et quelconque. Le thème de l'enfant, qui joue dans tout l'ouvrage un rôle capital, n'est pas non plus très distingué. Mais des chicanes de cette nature seraient aussi stériles de la part de l'auditeur que l'exposé du sujet est vain de la part de l'auteur. Il ne s'agit pas de savoir si M. Strauss a eu tort ou raison de demander ses inspirations à la vie quotidienne, ni de rechercher s'il a fait dans sa symphonie œuvre de réaliste ou d'idéaliste. Il a fait certainement œuvre de très grand artiste et d'admirable musicien et cela seul importe ! Pour parler de sa symphonie, je laisserai donc le programme de côté, comme je l'ai laissé pour l'entendre et je tâcherais plutôt d'en caractériser la musique, si une telle entreprise n'était pas insensée.

La *Symphonia domestica* se joue d'une seule traite, mais comprend en réalité quatre parties très distinctes, trois plutôt, car la première, où les thèmes se trouvent exposés, et que d'ailleurs j'aime le moins, n'est qu'une simple introduction très brève qui amène presque aussitôt le scherzo. Ce scherzo, où se développe dans sa grâce mutine l'idée de l'enfant, est un pur bijou musical. Par son mouvement il présente le caractère d'une valse, mais quelle valse ! quelle polyphonie élégante, riche et pleine ! et quelle intensification progressive de ses sonorités jusqu'à leur explosion finale avec la voix retentissante des cuivres ! Cette amplification musicale d'une idée par accroissement du son est d'ailleurs un des procédés les plus frappants de la *Symphonia domestica*. Il se reproduit dans l'andante à quatre temps, dont la tendresse enveloppante et douce se développe jusqu'à la plus solennelle grandeur, et dans le finale extrêmement complexe, long et bruyant, où le conflit des thèmes amène par deux fois un fracas de tempête. Je ne crois pas qu'il soit possible, dans cet ordre d'idées, d'atteindre à une plus souveraine habileté technique. Ces sons, pleins et nourris dès le début, et pourtant doux et réservés, s'ajoutent, j'allais dire s'additionnent sans cesse de nouveaux timbres suivant une progression si constante, que leur croissance paraît plutôt un phénomène de la nature que le résultat d'une habileté professionnelle. L'artifice du

compositeur, par sa perfection même, se fait oublier à tel point qu'il semble l'écho, disons mieux le signe spontané d'une émotion intérieure d'abord contenue, mais qui brise ses liens et s'envole sur les battements d'aile d'un lyrisme irrésistible et inlassable...

Je recule vainement, par une sottise pudeur, l'instant où je voudrais dire de la *Symphonie domestique* quelque chose qui la caractériserait pourtant mieux que toute analyse : cet ouvrage énorme et splendide est du Rubens musical. Il a tous les défauts, il a toutes les qualités des plus belles pages du maître flamand ; un accent parfois trivial, un dessin qui par lui-même ne serait pas extraordinaire, une composition où l'audace et le laisser-aller se mêlent témérairement, un fracas un peu excessif, mais une éloquence de coloris si chaude et si magnifique qu'elle emporte tout le reste, nous étonne, nous attire et nous émeut tout ensemble. Certes je ne suis pas suspect d'aduler le métier. Mais le métier ici devient partie intégrante de l'émotion ; ce n'est pas un plaquage, c'est le sentiment lui-même fait écriture musicale et triomphant jusqu'à toucher directement et constamment notre sensibilité.

En sortant du concert, l'impression que je ressentais était si semblable à celle que Rubens me fit éprouver autrefois à Malines, à Anvers et à Lille, que j'ai relu tout de suite les *Maîtres d'autrefois*. J'y ai trouvé la justification de mon parallèle involontaire. Il n'est pour ainsi dire pas un jugement de Fromentin, dans ses longues pages sur le maître de la *Descente de Croix*, qui ne puisse s'appliquer merveilleusement à la symphonie nouvelle.

En lisant, par exemple, cette phrase, vous n'auriez qu'à changer les termes picturaux en termes musicaux pour obtenir la plus juste définition du talent de M. Strauss : « Enlevez des tableaux de Rubens, ôtez à celui que j'étudie (*la Pêche miraculeuse*) l'esprit, la variété, la propriété de chaque touche, vous lui ôtez un mot qui porte, un accent nécessaire, un trait physionomique, vous lui enlevez peut-être le seul élément qui spiritualise tant de matière, et transfigure de si fréquentes laideurs, parce que vous supprimez toute sensibilité, et que, remontant des effets à la cause première, vous tuez la vie, vous en faites un tableau sans âme. Je dirai presque qu'une touche en moins fait disparaître un trait de l'artiste ».

Assurément, il y a en musique des œuvres plus nobles que la *Symphonie domestique*, des pages d'un style plus pur, des trouvailles plus subtiles ; il n'y a rien de plus puissant ni de plus généreux et j'écrirais encore, en changeant seulement deux mots au texte de Fromentin : « Vous dire que c'est le dernier mot de l'art *symphonique* quand il est sévère et qu'il s'agit, avec un grand style dans l'esprit, ... et dans la main, d'exprimer des choses idéales ou épiques, soutenir qu'on doit agir ainsi en toute circonstance, autant vaudrait appliquer la langue imagée, pittoresque et rapide de nos écrivains modernes aux idées de Pascal. Dans tous les cas, c'est la langue de Richard Strauss, son style, et par conséquent ce qui convient à ses propres idées ».

Comment se fait-il, me demanderez-vous peut-être, qu'une telle admiration me vienne subitement pour un art dont les manifestations antérieures m'avaient laissé froid, quand elles ne m'avaient pas trouvé hostile ? Je crois bien que le sujet cette fois, — je ne parle pas de ses épisodes un peu puérils, mais de son sentiment général, — en sont cause, non point que je m'en préoccupe, mais parce que dans l'art très physique de M. Strauss ce sujet a mis des flammes et de la lumière. Du cher foyer a jailli l'étincelle sacrée qui vivifia le contrepoint du compositeur et spiritualisa ses harmonies savantes. Remarquez-le, ce sont bien toujours les notes seules qui font de cette musique de la belle musique, mais elles sont particulièrement expressives et touchantes cette fois, parce qu'en jaillissant de la plume, elles furent occupées sur les portées l'ordre mystérieux que leur dictait une poitrine plus émue et des sens plus vibrants.

Et ici encore je songe à Rubens. Si je rencontrais quelqu'un que toute la chair et toutes les draperies du grand coloriste auraient laissé indifférent, je lui dirais d'aller sur la tombe du peintre, à Saint-Jacques d'Anvers, contempler l'admirable toile où il s'est représenté entouré de tous les siens, sous des traits de saints et de saintes. Et là, j'en suis sûr, il recevrait le coup de grâce, parce qu'il percevrait les rapports intimes et inexplicables qui peuvent unir des affections sentimentales à des jeux d'ombre et de lumière. Et quand, sous le grand praticien, il aurait une fois senti le grand artiste, il retrouverait partout, à des degrés divers, ce qu'il peut y avoir d'émouvant et d'humain dans les splendeurs d'une facture inspirée, et n'en voudrait probablement plus jamais à un homme « qui voit gros, qui voit juste, la couleur aussi bien que la forme, qui respecte la vérité quand elle est expressive, ne craint pas de dire crûment les choses crues, sait son métier comme un ange et n'a peur de rien ».

Et quand ensuite le même amateur écouterait la *Symphonia domestica* de M. Strauss, je m'étonnerais qu'à la lueur de la même révélation il ne devint pas un admirateur sincère du grand symphoniste d'outre-Rhin.

.....

Au même concert nous entendîmes l'ennuyeux concerto de violon de Beethoven, joué à ravir par le petit Mischa Elman. Cet enfant mériterait tout de même le fouet pour apprendre à ne pas dire par toutes ses cadences et toutes ses attitudes : « Moi et la musique ! » Huit jours plus tôt M. Ricardo Vinès jouait au Châtelet, avec sa finesse coutumière, les admirables *Variations symphoniques* du père Franck ; M. Froelich chantait superbement, comme toujours, un air d'*Elie* de Mendelssohn et les adieux de Wotan, qu'il a fait siens par l'autorité et l'intelligence de son style ; et M. Colonne enfin nous donnait, suivant son habitude en pareille matière, d'admirables exécutions de la *Symphonie fantastique* et de la *Rapsodie norvégienne*.

Pendant ce temps Beethoven achève au Nouveau-Théâtre sa carrière rétrospective. Mais il la recommencera l'année prochaine, vous verrez et nous devons nous estimer satisfaits, puisqu'il assure de belles recettes. Allons, tant mieux !

Jean d'UDINE.

Concerts du Conservatoire

« Ne dites pas de mal de Nicolas, conseillait Voltaire aux détracteurs de Boileau ; cela porte malheur ! » Il n'est pas moins imprudent, je pense, de vilipender les abonnés du Conservatoire, car je ne puis qu'attribuer à quelque envoûtement de leur rancune l'influenza dont j'ai souffert six semaines durant et je serais fort surpris d'apprendre que M. Pierre Lalo qui s'épancha contre eux en une longue invective, se garda de leurs maléfices. Ce jeune musical me sembla rigoureux encore qu'il m'ait été donné de le rompre en écoutant le *Don Procopio* de Bizet, que là-bas, près du soleil, à Monte-Carlo, M. Jehin dirige avec une finesse exquise et qui est bien la plus délicate et la plus menue friandise dont un convalescent puisse se délecter. Du moins les fidèles du *Courrier* ont-ils eu en mon absence l'heureuse fortune de lire le commentaire d'un *Intérim* aussi docte que discret et, tout récemment, l'hymne franckiste de M. Edouard Schneider qui parla du maître avec une tendresse si clairvoyante. J'ose à peine remercier ceux qui m'ont aussi généreusement suppléé ; je pense que la joie de quelques auditions incomparables rendrait vaines pour eux les mille et une actions de grâce que je pourrais leur offrir.

La *Symphonie de la Réformation* ouvrait le concert du 25 mars. Sans doute les préoccupations religieuses qui inspirèrent l'auteur « luthérien zélé sinon fervent », dit Berlioz, et l'obsession du Choral où elle s'achève ont fortifié et virilisé l'idée mendels-